

## 366. Londres, Mercredi 13 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Santé \(enfants Benckendorff\)](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1840-05-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je devrais vous dire que votre lettre me blesse, car c'est vrai. Je n'en ai pas le courage. Vous aurez vu ce matin même que je n'avais pas attendu votre demande pour vous envoyer l'opinion exacte de Brodie. Passé le premier moment et après vous avoir très véridiquement informée et rassurée, j'ai eu deux raisons pour ne pas vous donner chaque jour de plus longs détails.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 425/120-121

### Information générales

Langue Français

Cote 1013, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

366. Londres, Mercredi 13 mai 1840,

10 heures et demie

Je devrais vous dire que votre lettre me blesse car c'est vrai. Je n'en ai pas le courage. Vous aurez vu ce matin même que je n'avais pas attendu votre demande pour vous envoyer l'opinion exacte de Brodie. Passé le premier moment et après vous avoir très véridiquement informée et rassurée, j'ai eu deux raisons pour ne pas vous donner chaque jour de plus long détails. Quoique j'aie passé moi-même à la porte d'Alexandre, quoique j'ai envoyé deux fois, par jour, savoir de ses nouvelles en ordonnant à mon valet de chambre de parler au sien, j'ai mis dans mes informations quelque réserve ; je ne suis pas allé moi-même voir votre fils, par égard pour les commérages qui s'adressent à vous dans ce moment et vous préoccupent ou vous impatientent plus que moi. Je n'ai pas voulu non plus agiter votre imagination en vous donnant des détails qui grossissent de poste en poste et arrivent faux bien que partis vrais. Je vous ai dit la vérité. Je vous l'ai dite tous les matins. Je me suis enquis avec autant de sollicitude pour mon propre enfant. Je vous ai écrit comme je demande qu'on m'écrive. Il me semble que cela n'était pas difficile à voir dans mes lettres. Et en l'y voyant, vous ne m'auriez pas écrit un jour : quelle providence que votre affection ! Et le lendemain : si cela ne vous donne pas trop d'embarras, ayez la bonté d'écrire ou de parler à Sir Benjamin Brodie. Au moment même où vous m'écriviez cela, Lundi à midi je menais moi-même, dans ma voiture, M. Herbot à la porte de Brodie, et j'attendais sa réponse.

Je ne puis pas ne pas croire qu'en y pensant un peu plus, en ne vous livrant pas tout entière à votre première impression, vous vous épargneriez, dans les plus mauvais moments, beaucoup de tristesse pour vous beaucoup d'injustice envers moi.

Je vous répète ce que je vous ai dit, dans l'opinion bien arrêtée de Brodie ; Alexandre ne peut songer à partir avant quinze jours au plus tard. Et vous savez que les médecins prennent toujours plus de temps qu'ils n'en ont demandé d'abord. Je suppose donc que vous vous mettrez en route. Samedi peut-être. J'espère qui vous le pourrez sans trop de fatigue.

Le temps est beau. Arrivez ; vous vous trouverez très pardonnée. Je vous pardonnerais quand même. Un pardon sincère, quoique triste. Encore une chose qui me vient à l'esprit. Cumming, Brünnow. Lady Palmerston, Lady Jersey Benkhausen, tout ce monde là écrit beaucoup plus légèrement que moi, se souciant beaucoup moins de l'impression que feront sur vous leurs paroles. Moi, je pense à ce que je vous dis ; d'abord pour vous dire la vérité ; ensuite pour ne pas vous donner une impression qui aille au-delà de la vérité.

Je relis votre lettre. J'aurais mieux fait de ne pas la relire. Personne, personne qui me montre un intérêt vraiment tendre, vraiment. Ma Providence a été bien vite détrônée.

3 heures

J'ai été hier soir au bal chez le duc d'Argyll. Un bal trop grand pour une si petite maison. Une magnificence d'emprunt, qui n'était pas celle de la veille et ne sera pas celle du lendemain.

Le Duc un tout petit homme maigre, et de plus petite mine. La Duchesse, une petite

grosse femme ronde, rouge, empressée. Rien de bien qu'un boy de quinze ou seize ans, le marquis de Sorn, joli quoique roux, l'air sérieux et content, poli avec un peu trop de confiance. Il m'a dit avec une fierté enfantine qu'il m'avait rencontré à la Chambre des communes, ce qui était vrai. A sa vue, à ses paroles, le souvenir de mon orgueil et de mes joies paternelles m'a traversé le cœur. Que de plaies cachées au milieu d'un bal !

Adieu. Je vous écrirai demain à tout hasard ; et vendredi matin, je saurai décidément ce que vous faites. Adieu. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 366. Londres, Mercredi 13 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/351>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 13 mai 1840

Heure10 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

à vous faire 366

un peu ~~encore~~

avant de faire

autant, pour

que je ne

peux faire à

ce que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

avant de faire

autant, pour

que je

peux faire

pour vous

vers 10h30, mercredi 19 mai 1840<sup>1843</sup>  
10h30, mercredi,

Le mercredi matin, dès que votre  
lettre me passe, car c'est vrai, le matin où je parle  
l'anglais. Je me sens un peu malade ce matin même que  
je n'aurai pas attendu votre demande pour  
vous envoier l'opinion exacte de Bruxelles. Pour  
le premier moment, il apparaît que nous devons être  
stabilisés dans l'information et l'attente. J'ai en  
tous cas tout ce que je peut vous donner en ce qui  
concerne le plus long délai. J'espère que je pour-  
rai même à la poste d'Algiers, quelques  
jours en arrière, faire faire par mon navire de  
des nouvelles en avance, à mon retour et  
d'heureux en poste au Roi, j'ai mis dans  
une information quelque rebrousse, je ne sais  
pas, celle-ci, même venir votre fils par  
l'anglais pour le renseignage qui l'attendait à  
l'heure dans ce moment-là, sans préoccupant  
de vous impatiéter plus que moi. Je suis  
pas envie non plus agiter cette imagination  
en vous donnant des détails qui pourraient  
de poste en poste, se répandre faire bien  
que partie vraie. Je vous si tel le voudra.

Le voici fait dans la matinée de ce matin au village  
avec l'intention de l'envoyer pour mon prochain  
enfant. Il sera écrit comme je l'aurai  
puis mis en ordre. Il me semble que cela n'est  
pas difficile à faire dans une lettre. Il n'y  
a pas de raison de malice pour écrire une  
petite bavarderie qui contient affection pour le  
bien-aimé. Cela ne vous donne pas trop  
d'embarras, n'est-ce pas? Je vous en  
parle à la Dame Benjamin Brattie, de moment  
en moment, mais c'est cela, tout à fait,  
je crois moi-même, dans une certaine mesure,  
honoré à la partie de Brattie, je présente  
la réponse.

Il ne peut pas ne pas croire que y  
penseant un peu plus, on se voit bien plus  
tout entier à votre personne impressionnée  
par l'angélisme, dans le plus magnifique  
moment de sa vie, pour vous  
beaucoup l'ajustisse assez mal.

Le voici répété ce que je vous ai dit. Dans l'expression bien arrêtée de Brante, Alexandre ne pensa songes à partir avant l'aurore ou pluttôt. Il vous dira que les soldats marchent toujours plus de longs quels que

Il me démontre que l'ensemble de l'abordage est démontable. Il suppose que vous  
avez préparé deux milliers de mètres. Il me dit que l'abordage  
est démontable. Il suppose que vous le pourrez dans le temps de faire une  
réparation. Le temps est assez long pour faire le travail  
et il n'y a pas de panneaux. Il me dit qu'il pourra faire  
un travail dans les panneaux. Il me dit qu'il pourra faire

lancer une chose qui me viendrait à l'esprit.  
L'assassin, Mrs. Hemingway, Lady Palmerston, lady  
Dorothy Southcote, tout ce monde lui a été  
beaucoup plus légèrement que moi. Je souhaitais  
beaucoup moins de l'impression que procure  
la voix d'une personne. Mais, je pense à ce  
que je vous dis, et alors j'aurais bien fait la  
moralité, c'est-à-dire que je ne pas vous donner une  
impression que cette personne était de la partie.

Il relia cette lettre. J'avoue mieux fait.  
de ne pas la relire. Personne personne qui  
me montre un tel et si vaste, et si  
intelligent ! une Residence a été bâtie  
dans une

Si je puis faire une balade chez le docteur Moegly,  
qui habite trop grand pour une simple maison,  
une magnifique demeure, qui habite pour celle  
de la ville et se déroule par celle du commandant.  
Le docteur Moegly habite une grande maison, et de plus

266

petite baigne. Les duchesses, une petite grande femme blonde, vêtue, empêtrée. Ainsi de bain qu'au grand bain de quinze ou seize ans, le mariage de son fils quinze mois plus tôt l'avait rendue plus avec un peu trop de confiance. Il n'a pas vu une si belle personne qu'il n'eût rencontrée à la Chambre des Comunes, ce qui était ravi. La veille, à la poste, le courrier de son organistre de son pays polonois, n'a pas été délivré. Il a donc été de plaisir au moins un ailleur d'aller !

Leiden, 20 mei 1851. Dordrecht 21 mei 1851.  
G. W. H. van der Hoek, voorzitter van de  
Raad van de Provinciale Staten van Zuid-Holland.